

« A Perfect Day », une expérience autant cinématographique qu'humaine

LES SORTIES DE LA SEMAINE

*** A Perfect Day,

de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige

Si le titre anglais se veut très clair, sans aucune ambiguïté, le titre libanais (*Yawmon Akhar*) est sans aucun doute plus adapté au contenu du film. C'est effectivement à la fois « un nouveau

jour » et « un autre jour » que vivent les personnages de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. Les cinéastes nous invitent à suivre 24 heures de la vie de Malek (Ziad Saad), jeune homme d'une

vingtaine d'années, et de sa mère Claudia (Julia Kassar), « veuve » depuis 15 ans. Une journée particulière de leur vie puisqu'ils décident de déclarer officiellement la mort d'un père disparu pendant la guerre. Mais comment faire le deuil d'un corps perdu, absent, comment accepter sa mort, comment gérer le poids de la mémoire, comment construire le présent alors que le passé et l'histoire sont eux-mêmes bancals ? Les héros de *A Perfect Day* font face, chacun à sa manière, en suivant leur propre rythme. Claudia vit dans le passé, accepte le fantôme. Elle lui ouvre ses bras tout en essayant de s'inscrire dans le présent. Malek vit au jour le jour. Mais c'est dans un présent flou et parallèle qu'il évolue. Victime du SAS, le syndrome d'apnée du sommeil, son corps le trompe, le lâche à plusieurs reprises, l'empêchant ainsi de faire partie de la vie, de la réalité. À la fois dans et hors du monde, il représente lui aussi, d'une certaine manière, ce corps absent, ce père disparu. Mais il est également le miroir d'un peuple qui tente de se redresser bien qu'il soit perdu dans une ville nourrie de contradictions, une

ville à la fois agitée et en suspens, une ville où les habitants vivent aussi bien isolés les uns que les autres. En suivant la journée de Malek, il nous est offert la possibilité de plonger dans un univers singulier, sensuel et charnel, un monde dans lequel les gens se touchent, se caressent, s'embrassent fougueusement. Une manière peut-être pour eux de mieux sentir leur corps et celui des autres. Une façon également de les faire vivre, de les ancrer dans le réel. Les dialogues se veulent certes discrets, mais à quoi bon mettre des mots quand les images et les sons se veulent tout aussi (si ce n'est plus) explicatifs et intenses. Au public de créer ses propres mots, à lui de continuer le discours selon sa propre sensibilité. Et tout est

question de sens finalement dans *A Perfect Day*. Comprenez par là l'ouïe, la vue et le toucher, mais aussi l'idée de « signification ». Les plans, le rythme, les couleurs, la lumière, la musique, le son, les personnages, tous ces éléments s'opposent, se suivent, se mélangent harmonieusement et participent effectivement aussi bien à créer une atmosphère particulière qu'à soulever des questions essentielles. Il est donc nécessaire de ne pas voir mais de regarder, de ne pas entendre mais d'écouter. Alors pourrez-vous apprécier à sa juste valeur une œuvre interpellante et saisissante qui coule harmonieusement et qui nous tient pendant longtemps.

EMPIRE ABC/SOFIL/CINEMACITY

Sorties prévues pour le jeudi 18/05/2006 (sous réserves) :

- *Inside Man*, de Spike Lee, avec Clive Owen, Denzel Washington et Jodie Foster.
- *The Shaggy Dog*, de Brian Robbins, avec Tim Allen.
- *Date Movie*, d'Aaron Seltzer et Jason Friedberg, avec Alyson Hannigan et Adam Campbell.
- *Le prix du désir*, de Roberto Ando, avec Daniel Auteuil, Greta Scacchi et Anna Mouglalis.



Le réveil d'une des âmes égarées de « A Perfect Day ».

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, des cinéastes en quête de vérité et de réflexion

C'est dans l'appartement même des réalisateurs, en plein cœur de Beyrouth, que nous avons tenté d'en apprendre un peu plus sur « A Perfect Day ». Une interview à laquelle se sont livrés, avec beaucoup de générosité, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, en abordant les questions de l'image, de la parole, du temps, de la vie à Beyrouth et du souci de toujours se rapprocher le plus possible de la vérité.

Comment se passe l'organisation d'un film dirigé et écrit à deux ?

Joana Hadjithomas : « En fait, l'un d'entre nous a une idée et décide ou non de la développer avec l'autre. Mais il n'y a pas de division des tâches. C'est-à-dire qu'il n'y pas quelqu'un qui écrit, l'autre qui travaille la lumière, etc. Nous sommes ensemble à tous les moments du processus créatif. »

Le film s'inspire cependant d'un événement qu'a vécu personnellement Khalil Joreige, à savoir la disparition d'un proche pendant la guerre. À partir de là, pouvez-vous confirmer qu'avoir fait ce film répond plus à un besoin de panser vos propres plaies qu'à un besoin de partager vos émotions avec les spectateurs ?

K.J. : « Pour être honnête, quand on fait un film, on le fait d'abord pour soi. On se dit souvent, Joana et moi, qu'on essaye de participer à l'expérience qui est celle du cinéma. À une époque où tout passe très vite, le cinéma est encore un des rares endroits où l'on peut avoir conscience du temps. »

J.H. : « On fait effectivement un film par besoin, pour quelque part sortir « la chose », et ensuite pour parler d'une si-

tuation dans laquelle on vit. Au-delà du fait qu'il s'agisse d'une histoire sur la disparition, c'est un film qui raconte aussi la manière dont on vit aujourd'hui à Beyrouth, ville qui présente une agitation immobile, ville où même quand les choses changent, elles reviennent toujours à leur état d'origine. Le titre en arabe (*Yawmon Akhar*) reflète bien ça. C'est aussi bien un nouveau jour qu'un autre jour. »

K.J. : « C'est en tout cas un film honnête où nous avons essayé d'être le plus juste possible par rapport à ce que nous ressentons. »

Qu'est-ce qui vous a poussé, à l'exception de Julia Kassar, à choisir des acteurs non professionnels et notamment Ziad Saad qui incarne le personnage principal ?

J.H. : « On attendait avant tout une vraie rencontre. Quelqu'un nous avait parlé de Ziad. Après l'avoir rencontré, il a tout de suite été très clair que Ziad était un peu différent, qu'il avait un rythme particulier qui était celui du film. À l'image de son personnage, il vit dans son propre univers et c'est précisément ce qui nous intéressait. Je pense également que les rencontres avec les

acteurs sont des rencontres humaines. On parle avec la personne, on fait quelques exercices. Mais ces exercices n'ont pas pour but de savoir si l'acteur saura jouer mais plutôt observer son rapport avec la caméra et puis la façon dont il écoute, dont on s'entend. Encore un fois, il s'agit avant tout d'une rencontre, de gens qui peuvent être très proches du personnage. Ils ne jouent pas, ils incarnent. »

Est-il vrai que les acteurs n'avaient pas connaissance de la linéarité du film ?

K.J. : « Les acteurs n'avaient effectivement pas de scénario afin de ne pas colorer les scènes. Ce choix est peut-être venu de notre travail en documentaire et en art plastique, c'est-à-dire de travailler sur des dispositifs où nous-mêmes pouvions être surpris. Nous voulions suivre cette idée au cinéma en créant un univers dans lequel on pouvait voler (mais toujours honnêtement) des instants, des expressions. C'est ce qu'on appelle techniquement « un plan volé ». C'est une manière de s'insérer dans le réel. »

La bande originale comprend des morceaux composés et interprétés par des groupes et des chanteurs très connus de la scène artistique libanaise. Les inscrire dans votre film était un moyen de les encourager ?

J.H. : « Non, l'idée n'était pas vraiment de les encourager. C'était important pour nous de montrer quelque chose auquel nous croyons vraiment, à savoir la scène artistique libanaise. Ce film a

d'ailleurs beaucoup plu à l'étranger par rapport à sa forme cinématographique. Et je pense effectivement que Beyrouth présente une scène assez active au niveau artistique et notamment musical. Cette musique a d'ailleurs la même « texture » que notre travail. »

K.J. : « Nous venons d'un univers où la musique est aussi importante que la vidéo et la performance. On a des morceaux aussi pop qu'Elissa et des morceaux aussi pointus que les Scrambled Eggs. Tout cela participe d'un même mouvement, d'une même effervescence. »

Vous avez d'ailleurs clairement donné bien plus d'importance au son et à l'image qu'aux paroles.

J.H. : « Le cinéma a ceci de particulier qu'il offre énormément de choses : l'image, le son, les acteurs, le dialogue, etc. Pour moi, l'image est un cadre dans lequel on travaille le premier plan, le second plan, l'arrière-plan, les matières, les couleurs, bref une quantité de choses qui représentent à chaque fois des compositions. La narration à travers l'image et le son peut amener à sentir. Le dialogue et la parole font effectivement partie du cinéma, mais ils n'expliquent pas forcément le mieux les choses. Le fait d'enlever la parole permet également d'ouvrir le champ au spectateur. Il lui est possible de construire son propre discours. »

K.J. : « La question de la parole est d'ailleurs un des sujets abordés dans le film. La confrontation passe mal. La communication se fait plutôt à travers les corps. Elle n'en est pas moins puis-



sante. Pour ce qui est du son, il constitue également un élément important pour nous, un élément qui est au centre de notre travail, à savoir comment arriver à trouver un son individualisé au sein d'un tumulte ambiant. C'est ce que nous avons par exemple tenté de faire dans la scène de la boîte de nuit où la techno se mélange à la respiration des acteurs. Cela renvoie également à la question de savoir comment devenir des individus, comment trouver son propre rythme. »

Et avez-vous déjà une petite idée du rythme de votre prochain long-métrage ?

J.H. : « Il est encore difficile de vous donner des détails sur les sujets et les thèmes que nous allons aborder, mais ce qui est certain, c'est que le tempo sera très différent. »